

LA RÉVOLUTION ÉNERGÉTIQUE...

Dans les aubes de l'humanité, un problème s'est posé aux premiers hominiens: celui d'assurer leur subsistance. D'abord, l'homme, comme l'animal dont il était alors très proche, chercha cette subsistance dans la nature, par la cueillette, la chasse, la pêche.

Puis vint un jour où, rompant avec la tradition animale, les hommes commencèrent à produire (par la culture et l'élevage) ce que jusqu'alors ils quêtèrent dans la nature: à l'*homo sapiens* succédait l'*homo faber*.

Produire fut donc le premier acte intelligent de l'homme: par là, il se distingua et se différença définitivement des autres animaux. Cet acte capital ouvrait à l'humanité la route des civilisations et aussi, hélas, pour le plus grand nombre, la route des servitudes.

Car produire exigeait une dépense accrue d'énergie. Cette énergie, l'homme l'avait d'abord trouvée dans son propre muscle - et ce fut le travail; puis il la chercha dans le muscle de «l'autre»: l'adversaire vaincu dans la lutte et contraint de travailler pour le profit de son vainqueur - et ce fut l'esclavage.

Dès lors, toute l'histoire de l'humanité ne fut plus qu'une recherche incessante et une exploitation impitoyable de cette primitive source d'énergie: l'énergie musculaire humaine. La grande aventure de l'espèce avait commencé et, avec elle, le drame obsédant qui, de siècle en siècle, s'est transmis jusqu'à nos jours: celui de l'aliénation.

Une autre orientation eût-elle été possible dans les aurores de l'humanité? Voilà une question à laquelle il est malaisé de répondre aujourd'hui. Il est certain que l'exploitation intensive de l'énergie musculaire humaine a permis à certains peuples de parvenir à de hauts degrés de civilisation et, au sein de ces peuples, à leurs castes dirigeantes d'accumuler d'immenses richesses. Mais lorsqu'on réalise la relative brièveté des grands empires de l'antiquité et, au terme de leur trajectoire, leur anéantissement à peu près total, il est permis de penser que l'orientation prise primitivement n'a pas été la route la plus courte pour la progression de la civilisation - ceci, bien entendu, en dehors de toute considération morale ou humanitaire.

Quoi qu'il en soit, l'exploitation de cette première source d'énergie en engendrant les sociétés esclavagistes, marque le début de l'aliénation de l'homme par son travail - un travail imposé par la contrainte et dont la majeure partie du bénéfice lui échappe, que s'approprie le non-producteur, le maître. Ainsi se stratifièrent les sociétés en classes, les unes exploitées, les autres exploiteuses.

Depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours, l'évolution sociale allait être conditionnée par un double facteur: celui de la nature et celui de la quantité de l'énergie disponible. Pendant plus de cinquante siècles, les structures à bases esclavagistes vont se perpétuer PARCE QUE durant cette longue période, les sociétés humaines ne disposeront, pour extraire et transformer la matière en produits, que de l'énergie puisée dans le muscle humain.

Contre ce «fatalisme» économique, ceux qui en sont les victimes s'insurgent: les révoltes d'esclaves - cette première manifestation collective de la lutte de classes - puis de serfs sont nombreuses. Mais elles échouent toutes et sombrent dans de sanglantes répressions.

Dès lors et pour une très longue période, toute l'histoire humaine va se concentrer autour de deux pôles: la recherche d'un «potentiel» énergétique humain (par la conquête militaire et la réduction en servitude des peuples vaincus); et les luttes incessantes de ces troupeaux asservis pour se libérer.

Mais l'intelligence humaine éveillée cherchait à s'évader de ce cycle infernal. La roue représente la

première invention technique et la domestication du cheval, la découverte d'une nouvelle source d'énergie. Enfin, l'apparition de la voile marine, puis des ailes et des aubes des moulins à vent et à eau, les premières utilisations d'une énergie extra-musculaire purement mécanique.

Cependant, ces nouvelles sources énergétiques, d'une amplitude trop faible, ne peuvent modifier d'une manière sensible les données du problème: les structures esclavagistes demeurent pour s'atténuer progressivement en servage. Et il faudra attendre de longs siècles pour que, de la marmite de Denis Papin, surgisse une nouvelle et importante source d'énergie.

Avec la vapeur, l'homme avait découvert une source d'énergie sans commune mesure avec celles utilisées jusqu'à ce jour: l'énergie musculaire de l'homme et de l'animal, l'énergie mécanique du vent et de l'eau. Le «*cheval vapeur*» introduisait dans l'économie un facteur nouveau qui allait bouleverser toutes les données du problème.

L'énergie humaine était une énergie mobile. Dans toute l'antiquité et jusqu'à la grande nuit immobile du Moyen Age, on transportait (déportait) la main-d'œuvre nécessaire sur les lieux d'utilisation. Cette mobilité, revenue en honneur dès les premières conquêtes colonialistes (traite des noirs), évitait ce qui allait devenir la règle de la première époque de l'ère industrielle: la concentration.

En effet, la machine à vapeur se présentait sous la forme d'un engin lourd, encombrant, construit sur place et intransportable en d'autres lieux: c'était une énergie fixe. Cette fixité allait déterminer les nouvelles structures: toute l'industrie naissante devait se concentrer autour de ces énormes monstres, dont la présence se manifestait par l'érection orgueilleuse dans le ciel des hauts cylindres de briques empanachés de fumée.

Cette invention marquait un tournant dans la maîtrise de l'énergie extrahumaine. Mais ses possibilités étaient limitées à cause de son volume, de son poids, de sa fixité et de son faible rendement. Ces inconvénients allaient disparaître avec l'invention de l'électricité, qui devait donner naissance au plus simple des moteurs, une petite merveille d'un rendement presque parfait (puisqu'il atteint 90 à 95%, alors que le moteur à vapeur ne dépasse pas 30%). Mais, outre sa simplicité, il était léger, maniable, transportable. Ainsi, contrairement à la vapeur, l'électricité était une énergie mobile.

Cette chronologie dans l'ordre d'invention de ces deux nouvelles sources d'énergie a sans doute eu une importance capitale dans les formes revêtues par les sociétés industrielles. En effet, il apparaît bien que l'invention de la machine à vapeur (énergie fixe) a eu pour conséquence d'orienter l'industrie naissante vers la concentration. On peut valablement émettre l'hypothèse que si le moteur électrique (énergie mobile) avait précédé le moteur à vapeur, la concentration industrielle n'aurait pas pris les dimensions gigantesques qu'on connaît. Le moteur électrique aurait permis, en effet, d'équiper en énergie les ateliers artisanaux et l'industrie se serait développée localement et régionalement (et, d'ailleurs, l'équipement électrique a permis de sauver de la mort de nombreuses petites entreprises artisanales). Une telle évolution, qui se serait développée dans une direction horizontale et non verticale, aurait été beaucoup plus bénéfique pour l'humanité.

La machine à vapeur représentait une énergie fixe, les moteurs électriques, puis à explosion et, enfin à réaction, des énergies mobiles. L'invention du moteur nucléaire est un retour à une énergie fixe. Mais cela ne représente plus un obstacle à sa dispersion géographique: l'électricité, en effet, transforme cette énergie fixe en énergie mobile et permet de la transporter à des milliers de kilomètres avec de faibles pertes et à la vitesse de la lumière.

Mais ces cinq inventions successives de nouvelles sources d'énergie en l'espace d'un siècle et demi: vapeur, électricité, explosion, réaction et nucléaire, ont provoqué dans un monde immobilisé par cinquante siècles de production limitée à l'emploi de l'énergie musculaire une révolution gigantesque dont on commence seulement aujourd'hui à mesurer l'ampleur et la conséquence révolutionnaire: l'homme producteur perd progressivement «*l'importance*» qu'il avait acquise depuis les temps anciens au profit d'un homme consommateur. En régime capitaliste, la masse reste toujours une «*matière*» à exploiter, mais cette exploitation bascule peu à peu du niveau de la production à celui de la consommation. L'épargne (le fameux bas de laine de nos grands-parents) disparaît sous les flots d'une publicité qui tend à faire dépenser aujourd'hui, non seulement le gain acquis hier, mais aussi celui à acquérir demain (vente à crédit).

Ainsi se dessine à l'intérieur de la société capitaliste une orientation nouvelle, absolument inconcevable et imprévisible au temps de Ricardo, de Marx et de Proudhon, à savoir que l'intérêt vital de la classe ex-

ploiteuse n'est plus aujourd'hui de diminuer la masse salariale, mais au contraire de l'augmenter - dans la mesure, bien sûr, compatible avec l'équilibre financier et le maintien du profit

Ce bouleversement n'a pas épargné le syndicalisme: la lutte de classes a perdu une grande partie de sa virulence dans la mesure où, dans les régions industrialisées, une large fraction de la classe ouvrière a accédé à la qualité de consommateur. Aujourd'hui, les grèves les plus sauvages ne sont pas celles qui ont pour objectifs des augmentations de salaires ou de loisirs, mais celles qui se dressent contre les droits acquis: sécurité de l'emploi, Sécurité sociale, retraite, etc... Le syndicalisme n'est plus offensif, mais défensif et, surtout, il ne met plus en cause la société elle-même.

A ce point de l'analyse, une question cruciale vient à l'esprit: la base de la société capitaliste, qui était axée sur l'exploitation du travail humain, ayant subi une mutation fondamentale (passage de l'homme-exploité-producteur à l'homme-exploité-consommateur) pourra-t-elle s'adapter durablement à ces nouvelles données? Son expansivité initiale, orientée vers l'extérieur, pourra-t-elle se muer en une expansivité orientée vers l'intérieur? Autrement dit, l'économie capitaliste pourra-t-elle s'adapter à un marché exclusivement intérieur, limité aujourd'hui à la dimension géographique de la nation, demain d'un groupe de nations (Europe) et, après demain, à la totalité mondiale (la disparition progressive des frontières économiques ayant pour résultat d'intérioriser le marché, cette intériorisation atteignant, à la limite, la dimension mondiale)?

Il faudrait ici analyser la notion de «richesses», ce qui est impossible dans le cadre de cette courte étude. Disons simplement que la richesse est fonction, non d'une quantité quelconque d'or, mais du volume des biens, c'est-à-dire de la production. Or, pendant cinquante siècles, la valeur globale des richesses ne s'est accrue que très lentement, les destructions causées par les cataclysmes humains (invasions, guerres, révolutions, etc...) et les cataclysmes naturels (séismes, ouragans, inondations, etc...) ayant neutralisé la lente progression d'une production basée sur la seule exploitation de l'énergie musculaire humaine.

L'explosion énergétique des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles est venue bouleverser cet équilibre millénaire. En fait, cette explosion énergétique a déclenché un processus révolutionnaire irréversible. Sans doute, la société capitaliste pourra-t-elle survivre si elle procède en temps voulu aux transformations radicales (politique; étatisation intégrale; et financière: démonétisation de l'or) comme elle tente aujourd'hui la révolution économique qui reconvertit l'homme de producteur en consommateur.

En s'orientant vers la société de consommation, l'économie capitaliste a écarté, au moins provisoirement, le spectre de la faillite. Mais aussi, elle donne à l'aliénation des formes plus dangereuses, parce que plus sournoises, plus flatteuses des instincts, moins inacceptables dans leurs effets: au volant de son char à pétrole, le prolétaire de cette fin de siècle reste un esclave - mais un esclave volontaire.

C'est pourquoi il est souhaitable que le processus révolutionnaire ne s'arrête pas à ce stade et que, à la quadruple révolution énergétique, économique, monétaire et politique succède son complément naturel: la révolution sociale.

Que le veuillent ou non ceux qu'effrayent ce mot, nous sommes entrés dans une période révolutionnaire. Une révolution d'abord énergétique, qui a commencé avec l'apparition de la machine à vapeur et qui se manifeste avec virulence depuis un quart de siècle. Or cette révolution énergétique entraîne une double révolution politique et économique (en cours) et conduira vers une révolution monétaire (dont on perçoit les prémisses). Mais en l'absence d'une corrélative révolution sociale, le processus en cours, loin d'apporter une réelle libération de l'homme, conduira au contraire vers des formes accrues d'aliénation.

Voilà pourquoi, fidèles à eux-mêmes et s'insérant dans la réalité de leur temps, les anarchistes sont révolutionnaires.

Maurice FAYOLLE.
